

Belle lutte au rebondi

Quand j'étais adolescente, au collège, le basket était un aimable chemin de croix. La balle était sale *de tous les côtés* et les maillots sentaient la sueur. Je n'ai jamais mis un panier ni empêché quoi que ce soit d'arriver, car d'ailleurs j'avais du mal à me rappeler à qui envoyer la balle si jamais je réussissais à l'avoir en main. Je regardais les marquages au sol comme des géoglyphes illisibles et mystérieux, ne distinguant pas ceux qui relevaient du terrain de foot, du terrain de handball ou de basket. J'étais la fille qui traîne mollement.

Devenir spectatrice, prendre des notes comme je le ferais dans une exposition ou un atelier d'artiste, c'est évidemment changer de point de vue.

Quelques remarques sur les personnages :

Les joueurs et les joueuses ont revêtu des maillots rouge et noir, et pour ma plus grande peine je n'ai à aucun moment réussi à savoir qui était avec qui. Les deux arbitres ont des cheveux d'un noir très brillant, avec des queues de cheval basses. Je cherche pendant un mois le tableau dont elles paraissent sorties, persuadée d'y avoir vu un Ingres alors qu'il s'agit de *Fleur des champs* (1845) de Louis Janmot, au Musée des Beaux-Arts de Lyon. Peut-être s'amuseraient-elles d'être comparées, elles qui sont en constant mouvement sur le terrain, à cette muse aux bras indolents, noyée dans les fleurs sauvages. Elles gardent le sifflet à la bouche, imperturbables, et leurs gestes des mains – pour moi indéchiffrables – sont précis comme ceux d'une dentellière. Les commentateurs ne s'arrêtent jamais : c'est un *all-over* de voix, il ne faut laisser aucun blanc, le silence n'est pas une valeur en soi. J'aimerais parfois entendre davantage le chuintement des baskets sur le bitume comme des couinements de chatons affamés. Le dernier personnage, c'est le vent : il fait s'envoler les structures, il s'amuse à générer des larsens, il crée de petits tourbillons de feuilles mortes, de poussière et de pailles en plastique de *Capri-Sun*.

Un homme s'assied à côté de moi. Visiblement, il passait par là. Il jauge le terrain, les joueurs et les joueuses, jette de temps à autre un œil sur les résultats, puis se lance : « Non mais ! Dis donc ! C'est pas possible de garder autant la balle ! » assène-t-il en direction d'un joueur qu'il juge quelque peu égoïste. Il reste là sept ou dix minutes, peste encore sans animosité puis s'en va comme il était arrivé.

Le groupe de gamins du banc voisin sont d'excellents spectateurs : pour une raison inconnue, ils sont très vite acquis à la cause des rouges. Il y a du trémoussement dans l'air. Ils miment la douleur lorsque les noirs marquent, se prennent la tête dans les mains ou sautent de joie en hurlant lorsque les rouges reprennent la main, scandent des noms en chœur. Par charité, je décide de soutenir l'équipe noire.

Je note quelques phrases des commentateurs : il y a une « équipe plus axée sur le jeu demi-terrain », « un avaleur d'espace », « de la revanche dans l'air », « une belle lutte au rebondi ». Aux « jeunes gens », on recommande de « créer du mouvement ».

Du côté des sportifs, c'est plus laconique, mais surtout répétitif : « Tire ! Mais tire ! », « À nous, à nous ! » « Là, là ! », ou « Encore ! Encore ! ». Les bras sont levés, il ne faut pas se toucher, c'est toute une petite mécanique de l'empêchement qui se met en place.

On dit bien patinage artistique, pourrait-on inventer le basket-ball gracieux ?

Proposition d'arbitres : Marie Cool et Béatrice Balcou, pour la précision des gestes.

Proposition de commentateurs : Ben Vautier, pour le *all-over* ; Joseph Beuys, pour les punchlines ; Esther Ferrer, pour l'humour.

Proposition pour la conception des maillots : Bridget Riley, Yaacov Agam.

Proposition de nouveaux sports collectifs : match de volley dans *Clara-Clara* de Richard Serra, rugby avec *Tête de muse endormie* de Constantin Brancusi, hockey sur glace avec des Giacometti.

Je souhaite vraiment m'excuser. Au terme du match je ne savais pas qui avait gagné.

Camille Paulhan